



# LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

## LA MINERVE.

### BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

5<sup>me</sup>. ANNÉE.]

FÉVRIER 1850.

2<sup>me</sup>. LIVRAISON.

#### HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DE NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE. QUATRIÈME PARTIE.

##### CHAPITRE VI.



des relations extérieures.

ANDIS que Napoléon distribuait des couronnes autour de lui et qu'il faisait asseoir ses frères sur les trônes de Naples, de Hollande et de Westphalie, la Russie et l'Autriche s'occupaient de réparer les désastres d'Austerlitz. Sur ces entrefaites, une note du cabinet de Berlin, comparable, pour l'extravagance des idées, au fameux manifeste publié par le duc de Brunswick en 1792, fut adressée à M. de Talleyrand, alors ministre. Cette note débutait par une espé-

ce de considérant où il était dit, en parlant de Napoléon :  
" . . . Lequel est parvenu à ce degré d'ambition que rien ne peut satisfaire, et qui marche sans cesse d'usurpation en usurpation, etc." Elle se terminait par une sommation faite à l'armée française, au nom de l'armée prussienne, d'avoir à évacuer l'Allemagne par journées d'étape.

Lorsque M. de Talleyrand donna connaissance à Napoléon de cet ultimatum, dicté par l'orgueil dans un moment de délire et attribué, cette fois encore, au vieux duc de Brunswick, l'empereur n'en laissa pas achever la lecture, et arrachant cette pièce des mains de l'ex-évêque d'Autun pour la froisser convulsivement dans les siennes :

— Assez ! lui dit-il avec un regard terrible.

Puis il ajouta avec un sourire amer :

— Je plains le roi de Prusse de ne pas entendre le français, car bien certainement il n'a pas lu cette rapsodie qu'on a l'audace de m'envoyer en son nom !

A partir de ce moment, l'empereur ne fut plus occupé que des préparatifs de la campagne qui allait s'ouvrir. Lorsqu'il eut étudié exactement, sur la carte, les positions de l'ennemi, qui occupait déjà toute la Bavière, il dit :

— Mon armée sera le 8 en présence des Prussiens. Je les batterai le 10 à Saalfeld ; ils se retireront sur Iéna ou sur Weimar, où je les batterai encore. Le 14 ou le 15, l'armée prussienne n'existera plus, et du 20 au 25, mes aigles victorieuses planeront sur les clochers de Berlin.

Napoléon aurait eu le don de seconde vue qu'il n'aurait pas mieux deviné. Le 13 il était à Iéna, où il établit son quartier général. Or, à quatre heures du soir, les premières compagnies de nos éclaireurs, ayant débouché du haut de la montagne qui dominait, découvrirent les premières lignes ennemies. L'empereur alla les reconnaître ; le soleil n'était pas encore couché. Il mit pied à terre et s'approcha jusqu'à ce qu'on lui eût tiré quelques coups de fusil. Alors il revint pour presser la marche de ses colonnes, en indiquant de vive voix à chacun de ses généraux la position qu'ils devaient occuper. Il quitta ensuite l'habitation de la princesse de Reuss-Lobenstein pour venir établir son bivac au milieu de sa garde, et invita à souper ceux des chefs de corps qui étaient présents. Avant de se coucher, il voulut s'assurer par lui-même qu'aucune voiture de munition n'était restée en bas. Ayant descendu la montagne, il trouva toute l'artillerie du maréchal Lannes engagée dans un ravin que l'obscurité avait fait prendre pour un chemin.

Ce défilé était tellement resserré que l'essieu des pièces portait des deux côtés sur le rocher. Dans cette position, l'artillerie ne pouvait ni avancer ni reculer, parce qu'il y avait deux cents fourgons à la suite les uns des autres ; et cette artillerie était justement celle qu'il comptait, le lendemain, employer la première, celles des autres corps étant restée en arrière. Cette vue l'irrita. Il s'informa d'abord du général qui commandait ce convoi, fort étonné de ne pas le trouver là ; puis, sans se répandre en reproches inutiles contre ce chef de